

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 36 (1999)
Heft: 1395

Artikel: L'ouvrière et la photographe
Autor: Gavillet, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1014754>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ouvrière et la photographe

Le musée de l'Elysée présente L'Usine au féminin. À voir jusqu'au 5 septembre

MONIQUE JACOT AVAIT consacré un reportage photographique remarquable aux paysannes (*Femmes de la terre*, 1989). Elle fixait des situations concrètes: beaucoup d'extérieurs parce que c'est la condition paysanne par définition, même si la femme participe moins qu'autrefois aux travaux des champs, mais en tout cas à l'arrachage des pommes de terre qui est, pour quelques jours, un « travail à la chaîne », elle restituait des gestes, variés, quotidiens: ceux de la tradition et de l'élevage, sans lyrisme folklorique, ceux des machines modernes, ceux de la convivialité. Ce rappel parce que Monique Jacot, après dix ans de travail, des centaines d'heures et des milliers de prises de vue, présente au Musée de l'Elysée son nouveau reportage consacré à l'ouvrière: *L'usine au féminin* (jusqu'au 5 septembre; à la plaquette de l'exposition Ruth Dreifuss a donné un texte personnel de grande sensibilité, dont nous publions un extrait ci-dessous). Paysanne, ouvrière, le

double volet de l'œuvre de Monique Jacot appelle une comparaison implicite qui éclaire la condition des femmes qui travaillent en usine.

L'ouvrière n'est pas chez elle; elle a un lieu de travail et subit un horaire contraignant que contrôle la pointeuse (par exemple celle qui, à peine son vélo calé sur sa béquille, court tout en enlevant son casque avant de pointer à la fabrique de cigarettes Villiger). Mais comment traduire son travail? Je sais les difficultés qu'a rencontrées Monique Jacot dans cette approche. Les gestes, presque toujours ceux des mains seules, les ouvrières sont des petites mains, ne sont pas spectaculaires; rien en soi de photogénique, de théâtral ou d'apitoiant. Mais de la juxtaposition des ateliers, de l'accumulation des prises de vue se dégage une impression forte, celle d'un travail aliénant, même s'il exige des dons d'habileté et de concentration. Car globalement le travail féminin en usine est dépersonnalisant, d'où l'importance de quelques revanches: une marque bien

à soi sur la place de travail, un arrangement décidé à plusieurs dans le local de presse, l'affirmation de sa féminité.

La réussite de Monique Jacot, il ne faut pas la chercher d'abord dans la photo réussie, parlante, la photo d'anthologie. Il y en a certes. Mais au-delà, c'est par une suite de séries d'images concordantes qu'elle crée cette atmosphère si caractéristique, ce manque d'air, c'est-à-dire de liberté. Ne cherchez pas un pamphlet, une mise en accusation! Seulement, patiemment vous est imposée une prise de conscience: celle d'une oppression.

Mais s'il fallait entre toutes choisir une photo illustrante, ce serait celle de l'atelier de l'usine Calida, à Sursee, Lucerne, vaste comme une manufacture d'autrefois; les postes de travail y sont nombreux, bien éclairés, et, vus en profondeur et en perspective, repérables par les chevelures des ouvrières, toutes d'un noir foncé, sans exception, signe lisible de la contribution des étrangères à notre prospérité dite helvétique.

ag

Les images de Monique Jacot, vues par Ruth Dreifuss, syndicaliste

« *PARCOURANT LES ATELIERS, les magasins et les vestiaires, Monique Jacot a fixé sur la pellicule le courage et la précision du geste, les postures douloureuses et les regards vigilants, la coquetterie des unes permettant de sauvegarder le respect de soi et les gants de l'autre servant à en protéger l'intégrité physique.*

Elle a photographié la routine, la concentration, l'aliénation... L'aliénation, ce mot du vocabulaire marxiste n'a pas été choisi pour signaler une analyse sociologique ou une référence idéologique. L'aliénation est ici ce statut d'étrangère dans un lieu où l'on passe le plus clair de son temps. Les photographies de Monique Jacot montrent bien que ces ouvrières ne sont pas chez elles, même si, bien timidement, elles s'efforcent de donner une minuscule empreinte personnelle à l'espace auquel elles sont confinées: une photo, une plante, une image pieuse. Elles doivent être là, elles ne peuvent s'en éloigner (même la pause les garde sur les lieux de

leur travail ou sur les marches de l'usine)... et, pourtant, leur présence n'est que tolérée. Elles ne le savent que trop et craignent le jour où la porte de l'usine ne s'ouvrirait plus pour elles, car leur existence dépend de ce lieu qui n'est pas le leur. Plus que jamais, cette angoisse les habite.

Monique Jacot a souffert de la comparaison entre les paysannes et les ouvrières: elles ont certes en commun de travailler dur et de concilier, du mieux qu'elles peuvent, les tâches productives et les responsabilités familiales. Elles partagent aussi l'expérience des fins de mois difficiles et se demandent si l'évolution économique ne condamne pas, à terme, leur activité professionnelle. Mais les paysannes l'ont invitée chez elles, il n'y avait pas de rupture entre le dedans et le dehors, entre la chambre et le champ. Elles n'ont demandé à personne le droit de se faire photographier et ont posé avec leurs enfants et leurs compagnons. Elles ont raconté leurs journées telles qu'elles les organisent:

journées longues, harassantes, mais dont elles étaient, malgré les contraintes d'un dur métier, les maîtresses. Les ouvrières, par contre, n'ont révélé que des bribes de leur vie au travail, car leur vie est coupée en deux. Rien sur leurs courses contre la montre pour faire les emplettes, s'occuper de leurs enfants, surveiller les devoirs, faire le ménage. Si Monique Jacot n'a pas choisi de présenter des vies entières, c'est parce que la rupture entre la vie privée et la vie professionnelle est trop profonde pour être surmontée. La face cachée de leur existence n'a pas droit de cité à l'usine. Ces photographies révèlent ainsi à la fois ce qui s'y voit et ce qui ne s'y voit pas... entre les deux, une fracture.» ■

Ruth Dreifuss, conseillère fédérale, ancienne secrétaire de l'USS

L'extrait est tiré de *Cadences-L'usine au féminin*, texte de Maja Wicki, Edition Le Papier salé, Lausanne, 1999.